

À roman
autobiographique,
traduction
autobiographique

EMMANUÈLE SANDRON

Depuis la Maison internationale des auteurs
et des traducteurs de Ventspils, Lettonie, avril 2018

Quand la traductrice rejoint dans la vie la narratrice du roman qu'elle traduit, la tresse qu'elle tisse appartient autant à la fiction qu'au réel. La voilà qui se donne les moyens de vivre, parce qu'elle le traduit, ce qui était jusque-là de l'ordre de l'impensé et de l'impensable. Elle explore dans sa vie même ce qui est écrit, là, sous ses yeux, dans la langue source, et qu'elle doit faire sien, dans la langue cible. Alors la vie source devient la vie cible, le roman se traduit, et la vie se vit. Ainsi, à mon corps défendant, malgré ma sacro-sainte déontologie, je n'ai pas trouvé d'autre moyen pour traduire un roman autobiographique que d'en faire une traduction autobiographique.

Fin octobre 2017. Les Escales (Plon), pour qui j'ai traduit un livre extraordinaire d'érudition baroque du génial Joost de Vries, *De Republiek*, qui est devenu *L'Héritier*, me donne en lecture un *petit livre* très différent, *En we noemen hem* (quelque chose comme : *Et on l'appellera...*). Une dramaturge néerlandaise très en vue sur la scène amstellodamoise, Marjolijn van Heemstra, raconte à la première personne sa première grossesse. C'est un garçon. Or, elle a promis à sa grand-mère d'appeler son premier fils Frans, du nom du « cousin à la bombe », un héros de la famille qui a tué un collabo au lendemain de la Seconde Guerre mondiale.

Dans la vraie vie, je sors à peine de l'hôpital pour une opération pas très grave ; je suis un peu groggy. Je lis. Je me remémore en souriant les premiers temps, déjà lointains, de ma première grossesse. Et surtout je repense à mon grand-père paternel, dont je n'ai jamais compris ce qu'il avait réellement fait pendant la guerre. Attention, sujet tabou, c'est tout ce que je sais.

Je reprends ma lecture. Un *petit livre* ? Un réseau de phrases simples où les mots sont très délicatement et très finement choisis, qui se répondent en échos. Je les note mentalement, me promettant d'y revenir. Ces mots ou ces expressions qui se répondent à des dizaines de pages d'intervalle dans le texte sont une véritable stratégie de progression narrative. L'auteur lance un petit galet à la surface de l'eau, et voici que l'histoire se déploie, *ploc ploc ploc*, de ricochet en ricochet, dans le temps. Se montrant en train d'écrire son histoire, elle parle de la nécessité de placer des rimes intérieures, de trouver le bon rythme, « *het moet kloppen* », il faut que cela sonne juste.

La narratrice enquête sur son oncle, qu'on appelle dans la famille « le cousin à la bombe », qui bien sûr n'est pas aussi clair qu'il en a l'air. A-t-il réellement tué un collabo ? Ou un innocent ? Est-il, cet oncle, un Résistant, un héros, ou un terroriste, un assassin, un salaud ? N'est-ce pas grave, toujours, de tuer un homme ?

Pendant que la narratrice se débat ainsi, je perçois que l'ambiguïté du personnage se marque déjà pour moi dans la polysémie de ce mot, *neef*, employé indifféremment en néerlandais pour désigner le cousin ou le neveu. Les histoires de famille sont d'abord des histoires de généalogie. Arrivée à la moitié de ma traduction, je devrai tout reprendre, pour répartir en connaissance de cause les rôles de cousin, cousine, neveu et nièce, et saupoudrer le tout de quelques « oncles ».

Au tiers du texte, la chambre à coucher de la narratrice est envahie par les moustiques, et ce *neef* revient par le détour d'un dialecte parlé à la pointe nord des Pays-Bas, à Den Helder, où il désigne le moustique. Parvenue à cet endroit du texte où les *neven* assaillent sans relâche ma narratrice et l'empêchent de dormir, me retournant sans cesse dans mon propre lit sans trouver le sommeil parce que je pense à ce parent du moustique, le faucheur, qu'on appelle « cousin » dans ma famille, j'imagine que j'écrase sur *mes* murs blancs des cousins belges (et quelques oncles).

Avec les ricochets évoqués plus haut, je pressens la difficulté de la traduction, sous son apparente simplicité. J'ai déjà décidé d'écrire une fiche de lecture enthousiaste et de me proposer pour traduire ce roman. Je n'en suis pas encore à la moitié. La seconde, je la lis comme une simple lectrice. Je veux savoir. Alors, le cousin à la bombe, héros ou salaud ? (Et mon grand-père ?) La narratrice, après avoir posé des questions aux membres les plus éloignés de sa famille (elle me rappelle quelqu'un), demande à consulter les Archives nationales à La Haye. En pensée, je la suis. J'y suis.

Janvier 2018. Mon père est hospitalisé. Il me demande de passer chez lui pour lui ramener sa loupe, il en a besoin pour lire. Début novembre 2017, nous avons discuté du livre, l'éditrice et moi. Elle allait le publier. J'allais le traduire. Mais il fallait faire vite. Pour mars 2018 ? Impossible, lui ai-je répondu. Puis j'ai repensé au cousin à la bombe, aux Archives nationales, au bébé, et bien sûr j'ai dit oui.

Et donc je n'ai pas une minute à perdre, je ne devrais pas quitter ma table de travail, mais je fais des allers-retours entre chez moi et l'hôpital. Et je passe chez mon père prendre sa loupe, obnubilée par ce casse-tête (car, oui, encore, *het moet kloppen*, il faut que cela sonne juste) :

Ze besloot het verhaal met een opgewekt 'Boontje komt om zijn loontje'. Ik was zeven en had geen idee wie boontje was en om wat voor loontje hij kwam, maar ik knikte omdat het klonk als iets wat klopte. De kracht van volrijm, begreep ik later.

Début de la traduction de ce passage :

Littéralement : Boontje (petit haricot, personnifié) reçoit son (petit) salaire, loontje, mais l'expression, d'abord conclusion d'un conte du XVII^e siècle, est passée dans la langue néerlandaise comme un proverbe.

Donc, tentative de traduction :

Elle [la grand-mère] avait conclu son récit par « **Qui sème le vent récolte la tempête** ».

Le texte continue :

J'avais sept ans, et je n'avais aucune idée de qui était *Boontje* ni du type de *loontje* qu'il recevait, mais j'avais hoché la tête, car la phrase sonnait comme quelque chose de juste. **La force de la rime**, avais-je compris plus tard.

Une traduction littérale était impossible, dès la paire *Boontje / loontje*, et de toute façon, comment faire tenir le paragraphe debout, en véhiculant et le fond et la forme, qui est présentée comme importante à cet endroit même du texte ? Il contient de nombreuses rimes intérieures, je l'ai dit, mais c'est de toute façon un procédé courant en néerlandais, langue où il est facile de faire rimer les fins de phrases. Cet adage tout naturel dans la bouche d'une grand-mère à sa petite-fille, en bouts rimés, comment le rendre en français aussi naturellement qu'en néerlandais ? Et comment faire pour que, dans la traduction comme dans l'original, le naturel de la forme vienne comme attester de la justesse du propos ? Oui, le proverbe s'imposait pour moi, mais alors, la suite ?

C'est dans les 50 premières pages. Je ne suis encore nulle part. Vite, vite, traduire. Mais, bien sûr, cela progresse lentement, une phrase à la fois, un paragraphe à la fois, un chapitre à la fois. Une pensée à la fois (celle de *boontje* en *loontje* ricoche toutes les dix pages). Chez mon père, dans le fouillis du premier tiroir de son bureau, je trouve la loupe. Mais pas seulement. Il y a aussi un petit objet de dix centimètres sur huit, on dirait une maquette, ou un jouet... Une radio miniature, en bois. Sur l'écran de syntonisation, à la place des noms des stations, je reconnais l'écriture de mon grand-père. Il a calligraphié des toponymes : Liège, Breslau, Ligne Siegfried, Prague... Tiendrais-je la preuve que mon grand-père est passé de l'autre côté, qu'il est allé sur le front de l'Est ? Pour y faire quoi ?

À l'hôpital, mon père fond en larmes en voyant l'objet que je lui tends (à peine un merci pour la loupe). C'est un jouet que son père a fabriqué pour lui en prison, après la guerre. Ah ah. L'enquête, mon enquête, de plusieurs décennies, mon enquête qui s'est heurtée à des décennies de silence, pourrait s'arrêter là, mais au contraire, elle décolle enfin. Mon père n'a pas de réponse à mes questions, mais

moi j'ai trouvé ma loupe, et les doigts qui la manient sont aussi les doigts qui tapent, sur le clavier de mon ordinateur, ma traduction du roman de Marjolijn van Heemstra.

Retour chez moi, retour à ma table de travail.

Je tente :

Elle [la grand-mère] avait conclu son récit par « Qui sème le vent récolte la tempête ». J'avais sept ans, et je n'avais aucune idée de ce qu'elle voulait dire par là, mais j'avais hoché la tête, **car la phrase semblait répondre à une logique imparable. La force du proverbe**, avais-je compris plus tard.

Finalement, je traduis donc « rime » par « proverbe ». Et pour *kloppen*, qui décidément reviendra lui aussi très souvent dans le texte, je décide de jouer les variations, et non les répétitions.

La paire *boontje* / *loontje* revient une dizaine de fois dans le texte. Quelques exemples :

Een verhaal vol verkleinwoorden waar mijn oma er nog twee aan toevoegde: boontje en loontje.

Littéralement :

Une histoire pleine de diminutifs [le néerlandais en use en abondance, *boontje* et *loontje* en sont] à laquelle ma grand-mère en ajoutait toujours deux : petit haricot et petit salaire.

Traduction :

Une histoire pleine de qualificatifs [j'ai pris soin d'en parsemer les phrases précédentes] à laquelle ma grand-mère ajoutait toujours ce proverbe : « Qui sème le vent récolte la tempête ».

Autre occurrence :

Moet ik me beperken tot de helden en hun slachtoffers – de boontjes – laten voor wat ze zijn. Maar ik krijg het woord 'zou' maar niet uit mijn hoofd en moet ik om het loontje te begrijpen niet meer over het boontje weten?

Littéralement :

Dois-je me limiter aux héros et laisser leurs victimes – les petits haricots – pour ce qu’elles sont ? Mais je ne parviens pas à m’ôter la marque du conditionnel de la tête, et, pour comprendre le petit salaire, ne dois-je pas en savoir plus sur le petit haricot ?

Traduction :

Dois-je me focaliser sur les héros et abandonner leurs victimes – les sales collabos – à leur sort ? Mais je ne parviens pas à m’ôter le conditionnel de la tête. Pour mieux comprendre la tempête, ne dois-je pas m’intéresser au vent ?

Une dernière occurrence :

Geen boontje en loontje maar af en graf.

Plus question de vent ni de tempête, mais de tombe et de nuit.

(Juste avant, l’auteur reproduit un poème où la particule verbale « af » [anglais *out*, allemand *ab*] rime avec « tombe ».)

Je retourne à la radio. Je retourne au texte, à Marjolijn van Heemstra, au cousin à la bombe. La narratrice fait de nombreuses recherches aux Archives nationales à La Haye. Je traduis. En Belgique, est-il possible comme aux Pays-Bas de consulter les Archives de l’État ? Oui. Je connais bien leur site Internet, je m’y suis rendue plusieurs fois ces dernières années, sans jamais y trouver mon chemin. Mais cette fois, je trouve. J’envoie un mail aux Archives belges, exactement comme Marjolijn aux Archives néerlandaises. Un archiviste me répond dans l’heure, exactement comme on a répondu à Marjolijn. Un premier dossier est mis à ma disposition, je peux aller le consulter au dépôt Cuvelier à Bruxelles. Si je trouve le courage de poser cette démarche essentielle qui va me mener vers la réponse que je cherche depuis des décennies, c’est uniquement parce que Marjolijn l’a fait, parce qu’elle l’a écrit, parce que je l’ai lu, parce que je vais le traduire.

Mais je ne le traduis pas tout de suite, car je délaisse quelques heures ma table de travail pour aller aux Archives du Royaume de Belgique. Le guichet de l’entrée n’est pas au même endroit que dans mon texte, et j’ai envie de leur crier qu’ils ne respectent pas le règle-

ment intérieur. Dans mon texte, on ne peut rien emporter avec soi à la table de consultation, on doit boucher la caméra de son ordinateur avec un Post-it rose fluo, alors que moi j'ai le droit de prendre toutes les photos que je veux et d'emporter une pointe Bic, là où seul le crayon est autorisé à La Haye.

Je regarde les autres usagers de la salle des archives. Je ne les reconnais pas. Ce ne sont pas les personnages du roman que je traduis. Je m'attendais à retrouver le vieux monsieur qui vient là tous les jours, aux Archives nationales des Pays-Bas, et qui prodigue ses conseils à ma narratrice. Pas de vieux monsieur pour m'aider aux Archives du Royaume de Belgique, mais le personnage de mon auteur est en moi, intériorisé, et il me souffle : vas-y !

« Quand je me trouve juste sous son nez, l'employé lève les yeux vers moi d'un air interrogateur.

– La boîte est incomplète.

– Impossible.

– Il manque la moitié de l'histoire.

– Ce sont des boîtes à archives, elles ne contiennent pas d'histoires.

– Mais ce que je lis ne colle pas. [Encore *kloppen* !]

Il a un sourire compatissant.

– Vous n'êtes pas la seule des usagers de la table blanche à dire ça. »

Là, je cite Marjolijn van Heemstra, mais comme par hasard, la boîte d'archives que j'ai reçue n'est pas complète non plus, à moi aussi il manque la moitié de l'histoire. Je dois aller consulter un autre fonds. Et là, en effet, je n'ai le droit de n'utiliser qu'un crayon, et les photos ne sont permises que moyennant une autorisation très spéciale. À la fin de ma journée dans cette deuxième salle de lecture, un vieux monsieur me salue. Comme dans le livre que je traduis. Si je revenais, un dialogue s'instaurerait-il entre nous comme chez Marjolijn ? M'aiderait-il ?

Retour à ma traduction. Le cousin à la bombe a tué un homme qui aurait trahi des *Engelandsvaarders*. Littéralement des marins (des gens qui voyagent sur l'eau) d'Angleterre, ou plus exactement *pour*

l'Angleterre. J'écume les sites sur la guerre aux Pays-Bas, en vain. Je ne trouve que des explications, aucune traduction : il s'agit des Néerlandais qui sont passés en Angleterre pour y rejoindre la Résistance. Un ami me conseille de laisser en néerlandais et de mettre une note de bas de page. Impossible pour moi dans un roman. Ou alors d'écrire : fugitifs, résistants, évadés d'Angleterre. Rien ne me va, il faudrait que le « de » exprime la destination et non l'origine. Ce sera : « des Résistants qui fuient pour l'Angleterre ». Et là je pense que c'est cela, pour moi, un traducteur : quelqu'un qui prend la mer pour se rendre dans un autre pays et y conquérir le droit de naviguer librement d'une langue à l'autre.

Le livre que je traduisais lançait un petit galet à la surface de l'eau, et voici que mon histoire, l'histoire que j'avais à écrire dans ma vie à moi, s'y est déployée, *ploc ploc ploc*, de ricochet en ricochet, dans le temps.

Dans un planétarium, citant Kant de mémoire, la narratrice de Marjolijn van Heemstra ne se souvient pas d'autre chose que ça : « *de sterrenhemel boven mij en de morele wet in mij* », « le ciel étoilé au-dessus de moi et la loi morale en moi ». Je ne veux pas non plus embêter la lectrice ou le lecteur avec la citation de Kant *in extenso*, mais ce que je sais, c'est que traduire l'enquête de Marjolijn van Heemstra sur un oncle, héros ou salaud, m'a permis dans la vraie vie de mener ma propre enquête sur un grand-père pas héros et, comme elle, de dénier à un parent tout ascendant sur moi et de (re)définir « *de morele wet in mij* ». Et alors j'ai cette autre idée : je suis une *Engelandsvaarster*, une *Hollandsvaarster*, une *Duitslandsvaarster*, une *Letlandsvaarster*, et chaque langue que je traduis est pour moi une façon d'être et d'agir en pays de Résistance.

PS : Vingt pages avant la fin de son livre, dans un passage où elle s'adresse directement à son oncle, et dans les remerciements, où elle se confie au lecteur, l'auteur nous laisse percevoir à quel point, tout autobiographique qu'il soit, son roman est fictionnalisé. Mais je savais déjà depuis longtemps bien sûr, que, à partir du moment où on couche des mots sur le papier, rien n'est jamais purement autobiographique. On est déjà ailleurs.